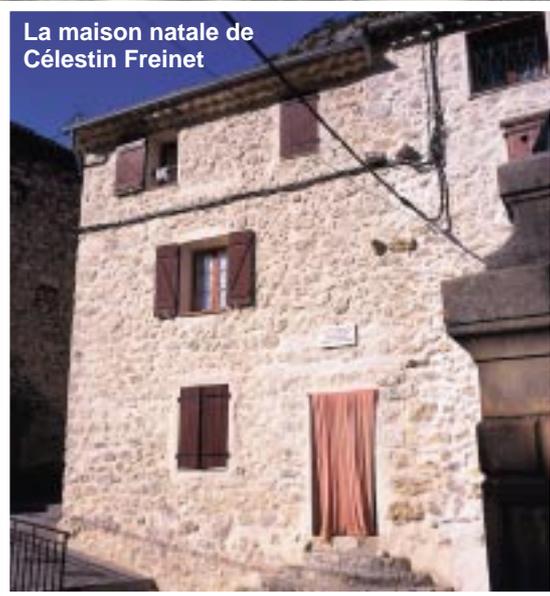


La maison natale de
Célestin Freinet

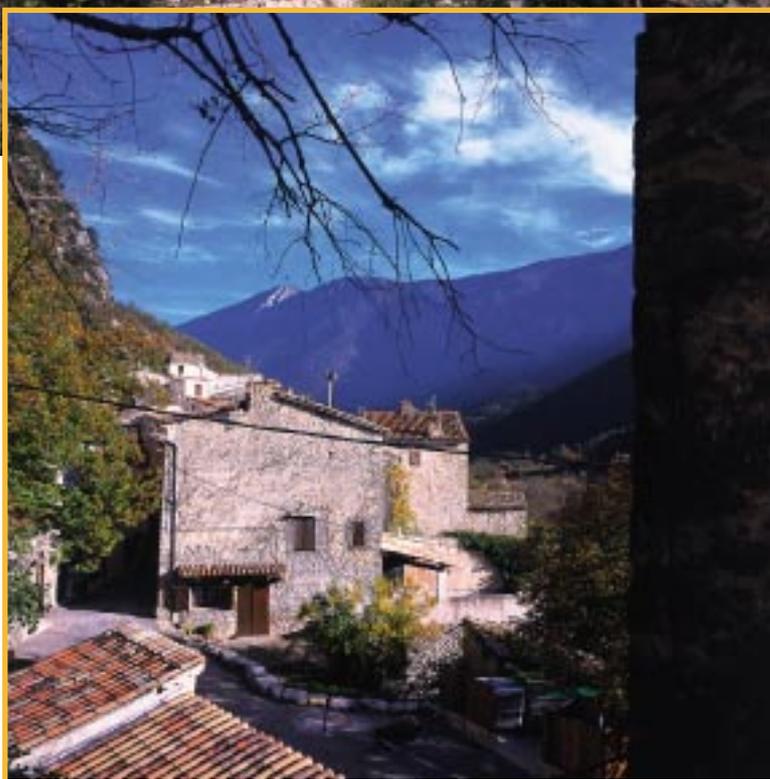


**Aux
sources
de
la
pensée
de
Freinet**

En découvrant le village natal de Freinet, lors de son inhumation, ceux qui avaient bien connu l'homme prirent encore davantage conscience de l'empreinte profonde qu'il avait reçue de son milieu. A chaque pas, on croyait se déplacer dans son œuvre.

Récemment, François Goalec qui avait rejoint des amis à Gars, fut fasciné par le caractère du lieu dont il ramena des photographies. Nous avons pensé que des citations de Freinet, en contrepoint de ces images, rappelleraient à quel point l'éducateur resta toute sa vie un enfant de Gars. Ces extraits, volontairement limités pour inciter le lecteur à reprendre la totalité des textes, voudraient porter un double regard sur l'homme et sur son milieu natal où il avait tenu à revenir lorsque serait refermée la boucle de son destin.

Michel Barré



Dans les moments les plus pénibles de ma vie – et notre génération semble née sous le signe des grands bouleversements individuels et sociaux –, lorsque l'horizon est comme barré par des catastrophes successives, ce n'est point dans l'enseignement des philosophes, dont on m'a imposé autrefois la lecture, que je vais chercher apaisement et intime espoir. Je revois mes sources. [...] Alors, j'ai eu la prétention et l'audace de me remettre à l'école des sages de mon village, de les écouter parler, de m'impregner de leur rythme, de leur sens de la vie, de leur enseignement, pour essayer de découvrir, ou de préciser, ou de prolonger, par-delà l'impasse où nous a abandonnés la culture, les fondements originaux d'une meilleure conception philosophique et pédagogique. [...] J'ai voulu marcher sur les pas du paysan dans ses champs, retrouver les sentiers du berger dans la montagne ; j'ai voulu m'asseoir avec eux à l'ombre des arbres, le petit "saquet" du dîner entre les genoux. J'ai réappris à scruter la nature si changeante et diverse et j'ai bu à satiété aux sources claires que j'ai si délicieusement retrouvées.

(Introduction de *L'Éducation du travail*, T. I, p. 27-28).

Mon seul talent de pédagogue est peut-être d'avoir gardé une si profonde empreinte de mes jeunes années que je sens, et que je comprends, en enfant, les enfants que j'éduque. Les problèmes qu'ils se posent et qui sont une si grave énigme pour les adultes, je me les pose encore moi-même avec les clairs souvenirs de mes huit ans, et c'est en adulte-enfant que je détecte, à travers les systèmes et les méthodes dont j'ai tant souffert, les erreurs d'une science qui a oublié et méconnu ses origines.

[...] C'est la vie qui, à travers les exigences du milieu, déferle toujours, intrépide et inextinguible, cette vie qu'il suffit de retrouver et d'aider pour qu'éclate, malgré les drames de nos destins enchaînés, la bouleversante histoire de l'intrépide enfance.

(*Les Dits de Mathieu*, T. II, p. 120).

Nous sommes un peu trop comme cet enfant qui quitte pour la première fois, pour la ville brillante, le petit village gris et délavé, à l'unique rue, sans autre ornement que les portes d'étable alternant avec le seuil modeste des demeures, le petit village sans enseignes, sans bruits, sans autre décor

que sa collerette de jardins et de prés à l'opulence changeante, et son rocher tout doré au printemps par le foisonnement des genêts en fleurs.

L'enfant est séduit, subjugué, dominé par tout ce que la ville offre extérieurement à la jouissance passagère des sens [...]. Il se prend à penser avec quelque pitié à son village, aux parents et amis qu'il y a laissés. Il voudrait généreusement les faire bénéficier, ne serait-ce qu'un jour, de cette somptuosité étourdissante. [...]

Puis il s'initie peu à peu, trop vite même, aux surprises décevantes que réserve le revers de la médaille : logements sans soleil, rues dont le va-et-vient vous obsède, indifférence ou même inhumanité des gens qui passent... L'enfant se prend alors à regretter la paix des champs, le calme chantant du village, la simplicité familière des habitants, la sagesse exemplaire de ceux qu'il admire... Et il voudrait retourner là-haut vers le petit hameau, vers la paisible existence paysanne... Le pourra-t-il ?

(L'Éducation du travail, T. I, p. 51-52).

J'ai revu, après treize ans d'absence, le petit village de Provence aujourd'hui à moitié désert, où s'est passée mon enfance. Je n'ai pas eu besoin, pour m'y retrouver intimement, ni de sortir mon calepin comme lorsque je suis en commission en ville, ni d'emporter des manuels précis sur les observations que l'école aurait pu, autrefois, m'imposer.

La reconnaissance, la renaissance en moi des souvenirs est moins une question de mémoire que d'atmosphère, de sentiment, d'affectivité et de vie. Quand je revois les vieilles maisons blotties au pied du rocher, lorsque je perçois – tous sens mêlés – le murmure éternel de la source tombant en cascade parmi les ronces, le bruit du moulin où l'eau tourne aujourd'hui à vide parmi les décombres ; quand viennent vers moi des hommes et des femmes que treize ans d'événements tragiques ont marqués et vieillis, mes souvenirs réapparaissent – tous éléments mêlés – avec une fidélité totale, comme si défilait devant ma pensée un film magique du passé ressuscité. Rien n'est oublié : ni cette rainure dans la pierre du parapet, ni la hauteur des marches devant la porte de ma demeure, ni cet anneau dans le mur où nous accrochions symboliquement nos prisonniers, ni les gestes rituels de la fournière tirant les fougasses chaudes dont nous détachions goulûment les premiers bras.

Les psychologues vous diront que la mémoire a besoin, pour se meubler, d'éléments durables, d'observations précises et méthodiques. Je n'en ai point été privé dès l'école. Le procédé ne m'a pas réussi. La trace s'est estompée jusqu'à devenir insaisissable comme ces écrits modernes dont l'encre pâlit puis s'efface, alors que la vie a tout scellé en ma mémoire avec une précision et une indélébilité de parchemin.

(Les Dits de Mathieu, T. II, p. 154)

Notre rocher ne nourrirait certes pas le blé aux racines grêles, ni le pêcher assoiffé. Cela ne l'empêche pas, voyez-le, de se parer en ce moment du manteau doré des genêts en fleurs ; dans les anfractuosités, parmi les rustiques chênes verts, poussent quelques figuiers opulents couverts en automne de figues,



bonnes seulement, il est vrai, pour les oiseaux ; des vignes mêmes s'y accrochent et fructifient, trouvant sans doute, dans la fente aride de la pierre, la nourriture suffisante.

La nature n'a pas été plus marâtre pour nous. Chaque individu, si déshérité soit-il, peut produire également sa parcelle de vie de vérité. Seulement, il ne faut pas demander à la pierre dure d'accueillir les plantes délicates pour conclure hâtivement à sa stérilité.

Oui, et c'est cela qui doit être essentiel en éducation : tout homme, tout enfant surtout, porte en lui d'incroyables virtualités de vie, d'adaptation et

d'action. On les a méconnues jusqu'à ce jour ; on les a réprimées au nom de la tradition pédagogique, des croyances métaphysiques ou des découvertes rationnelles et scientifiques. Il nous faut les redécouvrir, les laisser germer pour baser sur ces virtualités dynamiques toutes nos interventions éducatives.

(L'Éducation du travail, T. I, p. 123).

Regardez ces pans de murs ! Était-ce de la bonne bâtisse ? Et ces orifices encore béants qui semblent s'ouvrir sur de mystérieuses oubliettes, au cœur même du rocher ! Quel merveilleux poste d'observation, et comme on était bien placé là pour surveiller l'ennemi qui pouvait surgir par la vallée ou par la plaine... Le temps a effacé jusqu'au souvenir de ce passé héroïque de notre village.

Mais n'avez-vous pas essayé de retrouver, vous et vos élèves, dans quelques vieux papiers de famille, une trace au moins de ce passé ? Croyez-vous que vous n'auriez pas là comme une histoire en petit de cette lutte des hommes qui se continue, à une échelle effroyable, plus féroce et plus implacable, rasant plus minutieusement encore les cités orgueilleuses, ne laissant que des ruines comme jalons de l'histoire ?

(L'Éducation du travail, T. I, p. 87).

D'abord faire jaillir la source

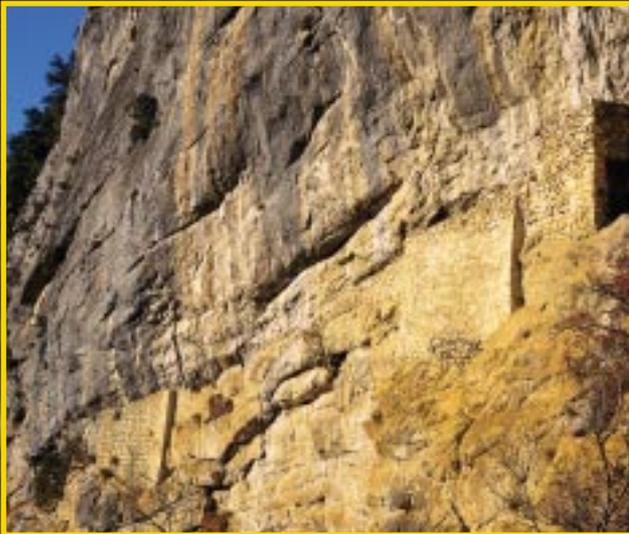
Les pédagogues sont comme ces enfants qui s'amuse à construire un bassin à l'endroit qui leur paraît le plus facile, parce qu'il n'y a là ni roches ni racines enchevêtrées et tenaces, et qu'ils peuvent, même avec des outils primitifs, creuser et remuer la terre complice.

Ce n'est qu'après, quand le bassin est construit, qu'ils se préoccupent d'y amener l'eau. Ils en trouveront peut-être si peu, elle arrivera si difficilement avec une si faible pente, qu'elle coulera en filets languissants que le plus petit brin d'herbe détournera de sa route incertaine. [...]

Les paysans de nos montagnes savent, eux, commencer par le commencement. Ils prospectent la source. Pas seulement le filet d'eau qui suinte au creux du vallon, mais l'origine même où, en profondeur, l'eau sort en bouillonnant, fraîche et claire entre les pierres. Quand la source est trouvée, quand l'eau jaillit intrépide et puissante, il est facile de l'accompagner jusqu'à la conque rustique qui débordera en évacuant les impuretés que le flot aura brassées et rejetées.

Cessons donc de nous laisser hypnotiser par ces bassins capricieux de l'observation, de la mémoire, des théories formelles échafaudées dans la lande désolée de la vieille scolastique. [...] Prospectons nos sources ; cherchons en profondeur le flot qui bouillonne entre les pierres ; accompagnons le courant et laissons-le couler généreusement sur les conques rustiques.

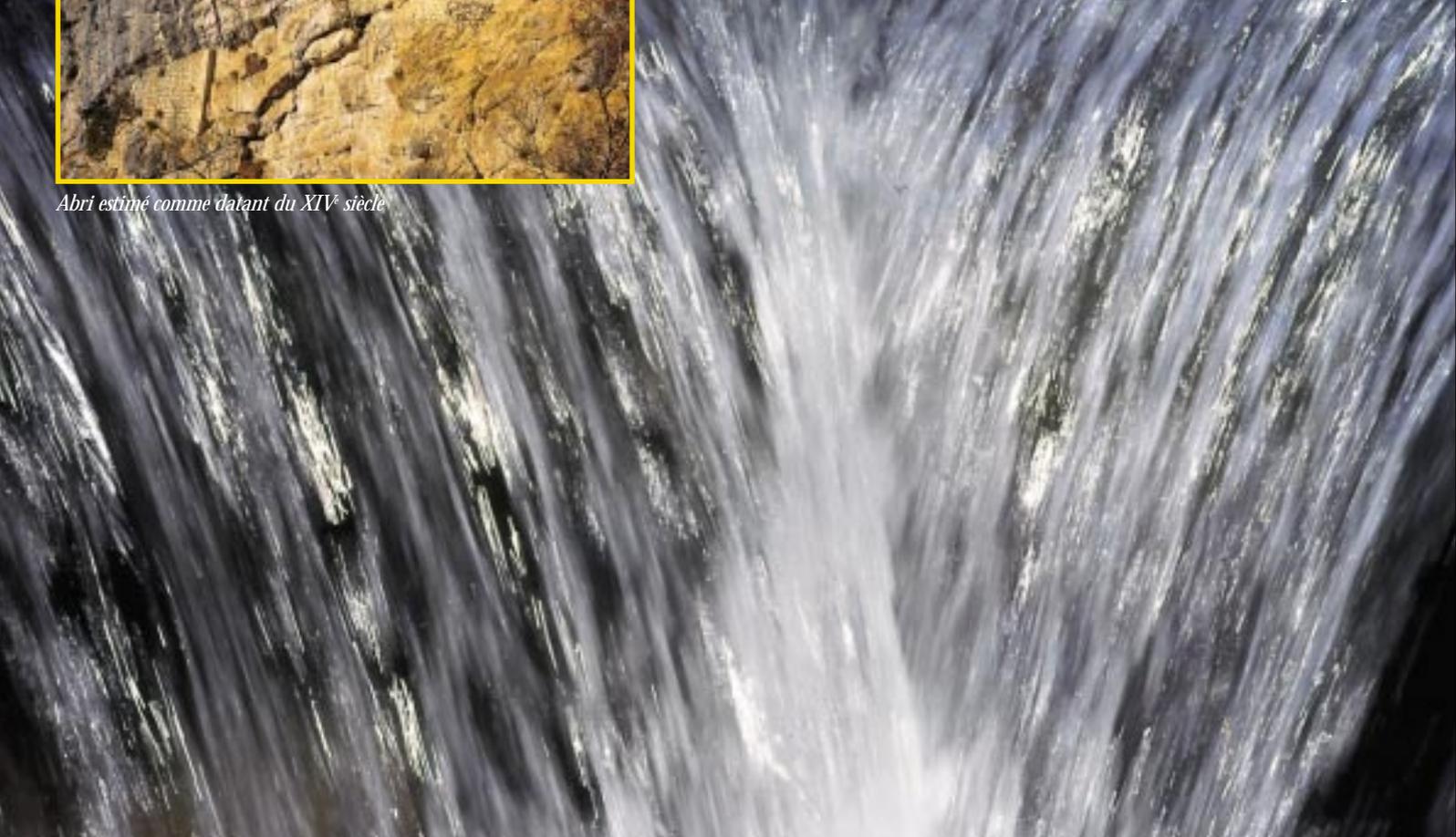
(Les Dits de Mathieu, T. II, p. 115)



Abri estimé comme datant du XIV^e siècle

C'est comme l'eau qui descend de notre source claire de Rocheroux... Elle peut être ruisseau gazouillant entre les osiers et les fraisiers de la montagne ; ou ruisseau cascasant que des canaux rustiques emmènent arroser haricots et arbres fruitiers, prés et légumes ; mais aussi, certains jours, trombe sauvage qui dévale des hauteurs, entraînant rochers, troncs et terre, arrachant tout sur son passage et ensevelissant dans la vallée des champs entiers qui en sont comme empoisonnés. Mais, depuis que la montagne, abandonnée à elle-même, s'est reboisée, les colères de notre torrent sont moins fréquentes et moins terribles. Pussions-nous trouver un jour semblable assagissement à l'usage de notre progrès !

(L'Éducation du travail, T. I, p. 70)





Je voudrais que vous accompagniez un jour notre vieux berger. Vous le verriez suivre tranquillement les “drailles” tracées par le passage incessant, au long des jours, des centaines et des centaines de brebis. Vous seriez étonnés parfois de voir cet homme s’enfoncer avec une telle confiance au milieu de fourrés qui vous paraîtraient, à vous, inextricables. Mais il sait, lui, que ces drailles sont comme quelque chose de vivant, qui a une origine et un but, et qu’on peut les suivre avec la certitude qu’elles mènent où on veut aller.

(L'Éducation du travail, T. I, p. 93)

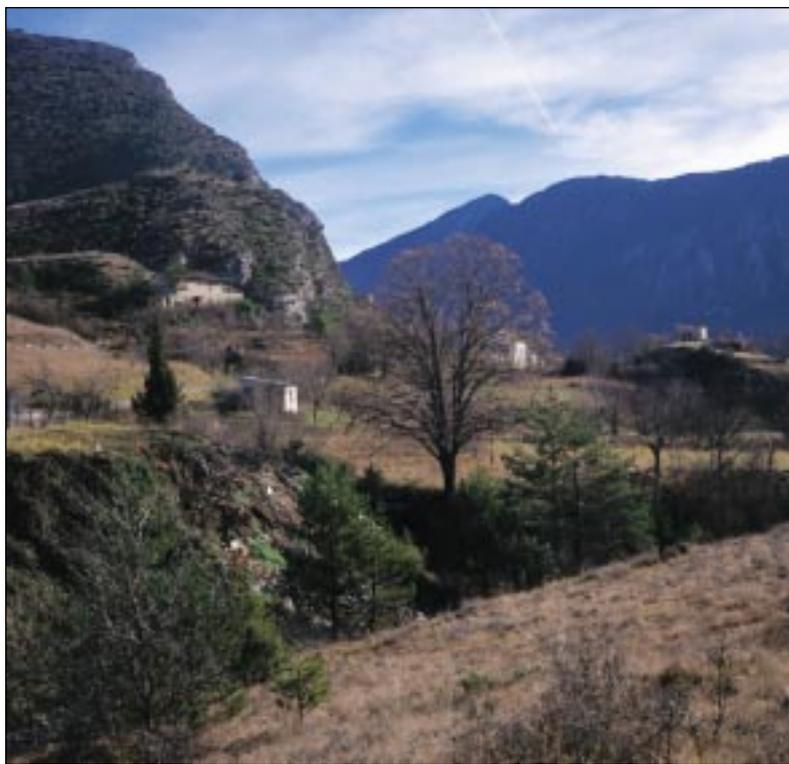
La vie monte toujours

La journée commençait, les brebis avaient quitté le champ où elles avaient passé la nuit, et je partais, la besace à l'épaule, derrière le berger placide et serein. Il marchait par les drailles dont il avait seul le secret. Aucune bête autour de nous, à peine un lointain bruissement et quelques tintements de sonnailles qui situaient le troupeau en mouvement parmi les routes et les pins. J'étais inquiet de ne pas voir mes bêtes : allions-nous les retrouver avant de franchir les barres, ou nous faudrait-il retourner en arrière pour chercher pendant tout un jour ?

C'est le vieux berger qui m'expliqua les vraies raisons de sa sérénité : Mon petit, les bêtes montent toujours le matin. Elles s'en vont vers les cimes. Ce n'est pas que la pâture y soit plus abondante ni plus facile, mais c'est un instinct de l'être [...] de partir à l'assaut des sommets. L'herbe qu'on a conquise à force de muscles et de ténacité a une exaltante saveur, peut-être seulement parce qu'on l'a beaucoup désirée. Tu peux être tranquille : nous les retrouverons toutes au rendez-vous, là-haut ! [...]

Et vos enfants, vous dirait le berger, sont comme des brebis : ils veulent toujours monter ; vous n'avez de paix et de certitude que si vous savez les y aider, les précéder parfois vers les cimes, ou les suivre... Malheur aux êtres trop tôt domestiqués qui ont perdu le sens de la montée et qui, tels des vieux à bout de course, préfèrent à l'air du large et au bleu du ciel le collier de l'asservissement et la pâtée du renoncement ! Tous les chemins sont bons qui mènent vers les cimes.

(Les Dits de Mathieu, T. II, p. 112)





Placez un enfant au bord d'une rivière ou d'un canal. Toutes sollicitations extérieures sont superflues. Il n'y a plus de jeu ; il n'y a que l'irrésistible attrait de cette chose vivante : l'eau !

Elle est claire et transparente et l'on peut se mirer dedans, à moins qu'elle ne vous éblouisse en vous renvoyant la lumière crue du soleil. Elle glougloute doucement ; et surtout elle est si docile, si maniable, si obéissante, sans cesser cependant d'être active et changeante. On a l'impression à son contact d'être, par instants, complètement maître de cette force capricieuse dont la domination exalte en nous le sentiment de puissance.

(L'Éducation du travail, T I, p. 162)

Ceux qui font encore des expériences

Il y a, dans la vie, deux sortes d'individus : ceux qui font encore des expériences et ceux qui n'en font plus.

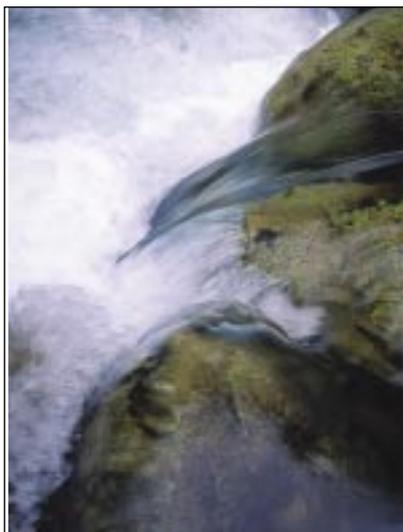
Ils n'en font plus parce qu'ils se sont assis au bord de la mare à l'eau dormante, dont la mousse a effacé jusqu'à la limpidité [...]. Ils se sont appliqués à définir les règles de l'eau morte et ils jugent désordonnée, incongrue et prétentieuse, l'impétuosité du torrent troublant l'eau de la mare, ou le vent qui balaie un instant sur les bords les mousses stagnantes [...]. Ils ne font plus d'expériences parce que leurs jambes lasses ont perdu jusqu'au souvenir de la montagne [...].

Ils ne font plus d'expériences. Alors ils voudraient arrêter la marche de ceux qui risquent de les dépasser et de les surclasser. Ils essaient de retenir les inquiets et les insatisfaits qui grondent avec le torrent ou qui partent, par des voies inexplorées, à l'assaut des pics inaccessibles. Ils codifient sur leurs grimoires les lois de la mare morte ou de la plaine marquetée, et ils condamnent d'avance, au nom d'une science dont ils se font les grands maîtres, toutes les expériences qui visent à sonder ce qui reste encore d'inconnu, à découvrir des voies hors des routes traditionnelles, et à tenter chaque jour l'impossible parce que c'est cet incessant assaut de l'homme contre l'impossible et l'inconnu qui est la raison vivante de la science.

(Les Dits de Mathieu, T. II, p. 182)

Le bambin saute gauchement par-dessus un filet d'eau ; puis il s'essaie à sauter un caniveau. Cela ne lui suffit pas encore : il recherche un obstacle plus difficile, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il bute assez violemment pour se convaincre qu'il doit arrêter là son expérience pour aujourd'hui. Ce ne sera que partie remise : demain il tentera d'autres performances. Et vous vous demandez parfois pourquoi il se complique ainsi la vie, parce que vous en êtes, vous, au palier, ou à la période descendante.

(L'Éducation du travail, T. I, p. 271)



Le pré, c'est la nature conçue dans son double rôle de recours-barrière. Il n'y en a pas qui soit plus bénéfique aux jeunes enfants, car elle offre une gamme inépuisable de recours, en même temps qu'une série de barrières intangibles qui leur donne la mesure exacte de leurs possibilités et de leur puissance. Dans la nature, l'enfant ne reste jamais sur un échec radical. [...] Mais, en même temps, la nature est impitoyable dans les barrières qu'elle oppose à certaines de nos expériences tâtonnées. On sent de bonne heure en elle des forces qui nous dépassent. [...] Avec la nature, les barrières sont bien des barrières.

(Essai de Psychologie sensible, T. I, p. 454-455).

Et la lumière fut

Les « poilus » revenaient de la « Grande » Guerre. Ils avaient retrouvé leur village tel qu'ils l'avaient laissé, en retard de cent ans sur les lieux qu'ils avaient parcourus. Et le soir, à la veillée, pendant que clignotait la lampe fumeuse, les plus hardis d'entre eux opinaient :

– Dire que nous avons là notre grande source, qui naît au cœur du village où elle fait tourner le moulin d'André, et qu'avec cette eau il serait si facile de faire de l'électricité !

Et les tireurs de plans, les faiseurs de projets, les discutailleurs allaient répétant : – Ce serait si facile pourtant ! – On s'éclairerait à si peu de frais ! – Notre village en serait tellement transformé !

Mais les sceptiques, qui savaient l'aboutissement de ces vaines vellétés, concluaient :

– Nous avons toujours vécu ainsi avec notre bois gras et notre lampe fumeuse. Dire et faire sont deux !...

Mathieu, un jour, paria pour les deux ; il fonda un syndicat, fit étudier un projet, verser les fonds. Il eut contre lui, cela va sans dire, les autorités, l'administration et la préfecture.

Et les « novateurs » de tous poils, et les tireurs de plans se firent un jeu de gêner par leur scepticisme la téméraire entreprise de celui qui prétendait faire passer dans la réalité les rêves des discutailleurs.

Un soir, le courant illumina le village !... La lumière fut !... Autour des lampes égrenées le long des rues, la jeunesse du village dansa pour fêter le miracle enfin réalisé.

la lumière était devenue désormais une chose publique, évidente et définitive. Alors, les “novateurs”, les tireurs de plans et les discutailleurs en vantèrent les bienfaits. Habiles en l'art d'exploiter le travail des autres, ils formèrent un comité, informèrent les journaux et, à l'inauguration officielle, on invita ceux-là mêmes qui s'étaient opposés au projet audacieux, préfet en tête. Mais on oublia Mathieu, qui prit sa bêche et s'en alla dans les champs soigner sa récolte à venir. Il avait d'ailleurs eu sa récompense, puisqu'il avait fait jaillir la lumière !

*(Les Dits de Mathieu,
T. II, p. 200)*



Ce petit bâtiment, recyclé depuis en toilettes publiques, abritait la mini-centrale électrique créée à l'instigation de Freinet dans les années 20.